

# Mort et féminité: quelle(s) représentation(s) pour l'irreprésentable?

Version publiée

## 1. LA REPRESENTATION ET L'ANGOISSE DE MORT CHEZ FREUD

Freud affirme que la mort propre n'est pas représentable dans l'inconscient, à partir de deux arguments : celui de la négativité (l'inconscient ne connaît pas le négatif, or la mort n'est représentable que négativement), et celui de l'expérience (l'inconscient ne connaît que ce que l'expérience a pu lui faire connaître, or rien de semblable à la mort n'a été expérimenté). Le préconscient-conscient a accès à la négation, mais n'est pas mieux loti pour se représenter la mort propre, car la conscience ne peut pas se représenter sa propre négation.

Il faut donc admettre que notre représentation de la mort propre est dérivée d'au moins une autre représentation, de même que l'angoisse de mort, puisque le propre de l'angoisse est de réactiver des traces mnésiques préexistantes. Or ici, Freud affirme que la représentation inconsciente (représentation de chose) dont la représentation de la mort propre est dérivée est celle de la castration, sans motiver son choix autrement que par le fait que celle-ci résiste aux arguments de la négativité et de l'expérience.

Si le choix de Freud peut se montrer pertinent, son *exclusivité* nous apparaît injustifiable (exclusivité que Freud n'inflige même pas à la représentation de la castration elle-même, en amont de laquelle il mentionne plusieurs sources). De par leur caractère dérivé, "secondaire", la représentation de la mort propre et l'angoisse de mort peuvent se nourrir aussi à plusieurs sources plus archaïques que la castration, en particulier celle du morcellement, de l'anéantissement, de "l'effondrement", de la séparation, toutes ces voies pouvant se côtoyer chez la même personne avec plus ou moins d'importance selon sa propre histoire.

Ces notions ont surtout été développées par les auteurs récents (Klein, Winnicott, Bonasia). Mais Rank, avant eux, avait déjà contesté la suprématie de la castration, en présentant l'angoisse de mort comme une réactivation des traces mnésiques du traumatisme de la naissance. Freud avait répondu en "maintenant fermement" sa position, à l'aide de la notion d'"après-coup": la séparation de la naissance deviendra, dans l'après-coup, une forme de castration... Il aurait probablement réagi de la même façon envers les positions ultérieures sur le morcellement, l'effondrement, etc.

Pourquoi Freud n'a-t-il pas appliqué à l'angoisse son remaniement théorique de la pulsion de mort, et a-t-il rattaché avec autant d'insistance la mort à la castration? On peut émettre essentiellement deux hypothèses :

La première est qu'il fallait "sauver la psychanalyse" du naufrage de la pulsion de mort et de tout ce qui pouvait remettre en question le primat organisateur universel du complexe d'œdipe et de l'angoisse de castration qui le caractérise.

La deuxième est qu'il fallait "sauver l'espérance". En effet, la position de Freud, par la réduction qu'elle opère, permet l'espérance d'une maîtrise possible de l'angoisse de mort, qui ne serait plus qu'une affaire de complexe d'œdipe. Mais Freud ne dit-il pas lui-même que le but de la cure psychanalytique est de transformer l'angoisse névrotique ...en angoisse existentielle ? Quant à celle-ci, il suffirait de la transformer à son tour en angoisse névrotique, ce que Freud a fait en ramenant l'angoisse de mort à l'angoisse de castration... Ce "cercle vicieux" montre bien le caractère irréductible de l'angoisse de mort.

Face à l'angoisse de mort, une authentique espérance est-elle possible dans le système de pensée freudien orthodoxe ?

## 2. WINNICOTT: L'IRREPRESENTABLE COMME CONDITION D'UNE ESPERANCE

Dans "la crainte de l'effondrement", Winnicott propose une figure clinique exemplaire d'une angoisse "antœdipienne" (selon le terme de Racamier) de passivation annihilante. Il se réfère à une période où le sujet réflexif – ou: "l'intégration du moi" – n'est pas encore constitué comme tel. L'angoisse qui s'y rapporte n'est pas associée à des représentations masquées par le refoulement secondaire, mais à des carences du refoulement originaire qui sont à proprement parler impensables, ou "irreprésentables". N'étant jamais parvenue jusqu'au système préconscient-conscient, elle n'a pu s'inscrire sous la forme d'une trace dont il serait possible de se souvenir. C'est pour cette raison que Winnicott précise que *cette angoisse immémorielle doit être éprouvée pour la première fois dans une expérience actuelle*.

Pour l'analyste, il ne s'agit pas de re-trouver ou de re-construire cette angoisse. Seule une construction conjecturale, un travail créatif de métaphorisation peut en suggérer la figure jamais encore advenue<sup>1</sup>. Ce travail de construction peut se faire dans la direction des carences de constitution du Moi-peau<sup>2</sup>, ou des torsions de la transmission transgénérationnelle<sup>3</sup>.

On comprend dès lors que le seul déploiement de l'intériorité, de la structure de ses multiples couches de représentations, ne permet pas de symboliser la "crainte de l'effondrement". C'est ainsi à l'interface de l'intersubjectif et de l'intrapsychique qu'une métapsychologie de l'irreprésentable, du "négatif" auquel cette angoisse renvoie peut être constituée. On pourrait en schématiser les deux faces paradoxales de la façon suivante :

- si l'Autre (la mère, l'analyste), absorbé par exemple par un travail de deuil, est incapable d'investir de façon adéquate le sujet naissant, ce dernier va chercher à correspondre à cette absence d'investissement : "c'est en n'existant pas, en ne pensant pas de façon autonome que l'on est aimé". Il s'agit d'entrer en concurrence avec l'objet perdu qui monopolise l'autre en étant, si l'on veut, « encore plus mort que lui ». L'impensable dont il est ici question inscrit la compulsion à la répétition au cœur du fonctionnement psychique<sup>4</sup>: un mouvement de fascination s'instaure dans lequel l'irreprésentable (l'objet faisant défaut à l'Autre) tend à prendre toute la place en venant défaire toute tentative de mise en lien, en représentation.

- par contre, lorsque l'Autre peut se faire le garant provisoire de la sécurité narcissique, il devient possible de l'oublier, de l'"halluciner négativement" sans provoquer de catastrophe, d'effondrement issu de la disparition de l'investissement. C'est lorsqu'on est ainsi "solitaire en présence de l'autre"<sup>5</sup> que l'on peut intérioriser ce dernier comme un arrière-fond silencieux, sur la base duquel le symbole peut advenir. Cette expérience est importante dans la mesure où elle permet de laisser émerger et d'élaborer la solitude absolue à laquelle la mort confronte le sujet.

C'est donc en présence de l'autre, mais d'un Autre qui supporte d'être oublié, qu'il est possible d'initier le processus de séparation-subjectivation. On peut dire que l'Autre-garant-oublié *donne ainsi lieu à l'irreprésentable*, et permet de constituer une représentation de l'absence de représentation qui relance les capacités d'élaboration.

---

<sup>1</sup> VIDERMAN S., *La construction de l'espace analytique*, Gallimard, Paris, 1976.

<sup>2</sup> ANZIEU D., *Le Moi-Peau*, Dunod, Paris, 1985.

<sup>3</sup> ABRAHAM N., TOROK M., *L'écorce et le noyau*, Flammarion, Paris, 1987.

<sup>4</sup> GREEN A., *Narcissisme de Vie, Narcissisme de mort*, Minuit, Paris, 1983: à propos de « la mère morte » et du « narcissisme négatif ».

<sup>5</sup> WINNICOTT D., La capacité d'être seul (1958), in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

Lorsque l'angoisse d'effondrement (et l'irreprésentable qui lui est associée) ne trouve pas de lieu, elle « hante » littéralement le sujet en le menaçant d'une expérience immaîtrisable de passivation annihilante. Il s'agit donc de s'en défendre, de *masquer à tout prix ce « trou »*, en s'efforçant de l'immobiliser sur un mode proprement *fétichisé*. Donner lieu à l'irreprésentable (ce que fait Winnicott lorsqu'il dit que l'effondrement a déjà eu lieu), c'est permettre à des objets figés sur le fond d'une angoisse catastrophique d'être restitués - dans un mouvement de désignification - à une histoire en construction.

C'est à partir de telles hypothèses qu'il devient possible de penser une *espérance non idéalisante*. Bloch estime en effet qu'une espérance authentique se rapporte à quelque chose qui n'a jamais encore été conscient et représenté<sup>6</sup>. Or, on sait que la position freudienne aboutit à une forme de résignation face à la "Nécessité". Viderman<sup>7</sup> montre que celle-ci est en particulier associée au "caractère panique" et donc inélaborable que Freud attribue à l'irreprésentabilité originaire, ce qui en fait un lieu de répétition et de clôture du sens, et non un espace de passage et de dé-signification symboligène.

### 3. LE FEMININ, LA LOI DU SILENCE ET LA MORT

La reprise œdipienne de l'angoisse de mort, sa liaison avec l'angoisse de castration, permet de donner une représentation à la pulsion, de substituer du représentable à de l'irreprésentable, de mettre de la liaison là où il n'y avait que déliaison, afin de ne pas laisser la mort prendre possession de toute la vie psychique. La mort reste néanmoins irreprésentable. Elle aurait en cela un destin similaire au sexe féminin, irreprésentable auquel se substitue l'envie du pénis menacé de castration. Cette communauté de destin du sexe féminin et de la mort serait-elle cause de la fréquente association de la mort à une figure de femme dans l'art, la culture et les représentations populaires ?

Si l'on considère le point de vue freudien d'une analogie mort-angoisse de castration, on peut tenter de comprendre cette observation en la rapportant au complexe d'Œdipe et à la castration : La femme aurait une position privilégiée face à la mort, puisqu'elle aurait déjà vécu la castration, et y aurait survécu. Toutefois, cela est un leurre, une croyance infantile et préœdipienne, une erreur du groupe érigée en réalité, faisant de la femme un être sans sexe (M. Torok), transformant son manque en méconnaissance générale. Il s'agit d'une réalité, non d'une vérité, et la femme le sait. Elle n'est pas une victime qui a survécu à la castration, elle est porteuse d'un sexe qui ne peut être représenté, objet d'un refoulement primaire le réduisant à l'inexistence, et qui devra lui être révélé par un partenaire porteur d'un pénis.<sup>8</sup>

Selon Braunschweig et Fain - reprenant en les articulant les théories freudiennes et kleinienne - la différenciation des sexes s'opère avant l'Œdipe freudien, à un stade où - selon Green - l'enfant est « passivisé » par les soins maternels et où « l'action de la pulsion, elle-même active, « passivise » le sujet qui la subit ».<sup>9</sup> le mode d'investissement narcissique maternel et les modes d'éclipse de cet investissement, dans ces premiers moments de la vie, seraient différents pour le garçon et pour la fille, et formeraient le noyau essentiel de la

---

<sup>6</sup> BLOCH E., *Le Principe Espérance*, Vol. I, Gallimard, Paris, 1976, p136.

<sup>7</sup> VIDERMAN S., *Le Disséminaire*, Puf, Paris, 1987, p276.

<sup>8</sup> BRAUNSCHWEIG D., FAIN M., *Eros et Antéros*, Paris, Payot, 1971, p77.

<sup>9</sup> GREEN A., *Passions et destins des passions* (1980), in *La folie Privée*, Gallimard, Paris 1990.

différence des sexes. Selon ces auteurs, l'instinct maternel serait plus important vis-à-vis du garçon que de la fille: parce que le garçon donne à sa mère le pénis qui lui a « manqué »; mais aussi parce que le père mettrait plus de vigueur à séparer le couple mère-fils, renforçant ainsi leur lien.

Outre qu'ils soient investis narcissiquement différemment par la mère, garçon et fille ne sont pas égaux devant Éros. Alors que le garçon doit être investi par la mère comme objet érotique pour que lui soit reconnu son pénis, l'investissement narcissique étant donc interrompu par l'investissement érotique du petit pénis, le vagin est interdit de représentation par la loi du silence imposée par le père et véhiculée par la mère. Chez le garçon, le refoulement de l'investissement érotique de son pénis est contemporain de l'œdipe freudien, alors que la fille est soumise à un refoulement primaire de son vagin, le réduisant à l'inexistence. La mère exerce une pression sur la fille au nom du groupe, afin de préserver le narcissisme phallique et d'éloigner de la conscience la menace de castration. Elle abandonne sa fille en se faisant le représentant du groupe. Cet abandon est double, puisqu'elle même a refoulé son identification à un bébé fille en possession d'un vagin. La fille est donc seule sur le chemin de l'intégration de sa sexualité. Solitude absolue, peut-être analogue à celle du sujet confronté à la mort, et qui ne peut être traversée que si la mère offre à sa fille une assurance narcissique suffisante.

Le sexe féminin est en quelque sorte « halluciné négativement ». Bien que la pulsion vaginale refoulée se trouve condamnée à ne pouvoir se lier à aucune représentation, son refoulement primaire par la mère comme son refoulement secondaire par le père qui, au nom de sa propre Loi, s'interdira l'inceste avec sa fille, lui donnent une existence inconsciente. Irreprésentable, la pulsion reste par conséquent active, hantant le sujet jusqu'à ce qu'elle parvienne à se lier, ce qu'elle ne pourra faire en dehors de la constitution d'une représentation de l'absence de représentation.

Alors que la primauté phallique est constamment inscrite dans l'histoire du garçon, la primauté vaginale ne l'est pas dans l'histoire de la fille, bien que la primauté liée à la maternité le soit. S'il apparaît clairement qu'Éros, associé au narcissisme phallique, à la loi du père et à l'angoisse de castration permet au garçon de se propulser hors du Paradis Originel, ce serait la mère qui maintiendrait sa petite fille hors de l'Eden en exigeant qu'elle se soumette avec elle à la Loi qui, non seulement interdit mais empêche toute représentation possible de la reconnaissance du vagin de la fille par sa mère.

L'explication classique du développement de la sexualité féminine repose sur l'idée centrale de l'envie du pénis chez la femme. Selon Braunschweig et Fain cette revendication phallique cacherait la revendication de la reconnaissance du vagin par la mère dans le but d'écartier la menace de castration de la conscience. La petite fille se détournerait de sa mère pour se tourner vers le père, possédant le pénis capable de lui révéler son sexe, mais ce déplacement des intérêts de la petite fille ne constituerait pas réellement un changement d'objet. Il garderait son origine dans le désir frustré de la petite fille d'avoir son vagin reconnu par la mère.<sup>10</sup> Les élaborations post-œdipiennes se substitueront donc, via l'envie du pénis, à l'irreprésentable objet de la pulsion vaginale refoulée.<sup>11</sup>

L'attrait du paradis originel n'ouvre sur le désir que s'il est perdu, quitté, dans un mouvement de répudiation de la féminité. L'angoisse de castration chez la femme, serait une reprise dans l'après-coup, d'une privation des possibilités d'élaborer son érotisme. L'envie du pénis permet de lier un objet représentable à l'auto-érotisme ayant sa source dans le

---

<sup>10</sup>BRAUNSCHWEIG D., FAIN M., *Eros et antéros*, Paris, Payot, 1971, p206.

<sup>11</sup> BRAUNSCHWEIG D., FAIN M., *Eros et antéros*, Paris, Payot, 1971, p212.

désinvestissement par la mère. Elle vient lier une représentation de désir à l'activité des zones érogènes. L'envie du pénis substitue du représentable à l'irreprésentable, de la liaison à la déliaison.

Le père réel, de par l'existence, réelle, de ses sentiments contre-œdipiens, vient neutraliser l'instinct de mort, tout intégré à l'investissement maternel au lieu d'être projeté à l'extérieur, en permettant la représentation dans l'inconscient de la fille du vagin uni à son pénis. La petite fille devient alors, elle aussi, l'objet d'un investissement érotique. Sans cet investissement, distinguant le père d'une mère-séductrice, la petite fille serait en proie à une angoisse d'anéantissement par cette mère désirée mais menaçante, par ce père-mère phallique luttant avec la petite fille pour la possession du phallus, objet partiel. Donc seule une reprise œdipienne - via acceptation de la Loi du père protégeant le désir - permet la reconnaissance de la mère, l'identification à elle et la reprise par la fille de sa féminité répudiée, inséparable désormais de l'envie du pénis et du désir d'enfant. On pourrait toutefois penser que la femme ne reprend jamais tout à fait à son compte la loi du père en ce qui la concerne, tout au moins pas dans le but de s'écarter d'un paradis dont elle n'aurait jamais vraiment pu jouir. Elle s'y soumettrait pour échapper à la rivalité, potentiellement destructrice, de la mère.<sup>12</sup> La répudiation de la féminité, moins le fait du sujet que de l'objet, n'exclurait pas le maintien d'une aspiration active à la retrouver. C'est lorsqu'elle deviendra mère que la femme se fera porte-parole de la loi du père pour y soumettre sa fille.

Chez la petite fille il y aurait possiblement, une répudiation en même temps qu'une assumption de la passivation par le désir de devenir mère, à la place de la mère, avec le père. Si le père accédait à ce désir, il transgresserait sa propre Loi, et effacerait, non pas la mère, mais lui-même. Il renverrait la petite fille à la mère passivante révélant le vagin de sa fille. Si au contraire la Loi du père est respectée, la femme reprend sa féminité pour l'orienter vers un devenir mère comme la mère. De femme passive, dont l'objet d'amour est une mère active, elle devient alors active et donne la vie, dans un état de passivation extrême - et dans une situation de grande proximité avec la mort .

La mort est irreprésentable, dans ce qu'elle implique, au moment où elle se produit, la disparition du sujet capable de représentation. Elle est irreprésentable, comme toutes les expériences survenues lorsqu'il n'y avait pas encore de sujet capable de représentation: lorsque l'enfant était passivisé par la mère comme le sujet le sera par la mort; lorsqu'il était en même temps, comme il le sera à nouveau après sa mort, gardé en vie seulement par les représentations de lui que sa mère - son environnement - maintiendront vivantes.<sup>13</sup> Cela nous conduit à nous demander, si l'on admet une relation féminité-mort, si elle n'est pas dans l'expérience commune aux deux sexes d'une passivation par la mère dont dépend la vie de l'enfant.<sup>14</sup> La première « expérience de la mort » ne serait pas la castration, mais la passivation, la féminité et l'angoisse d'intrusion-abandon de la part de la mère, susceptible aussi bien de retenir l'enfant dans son ventre ou de retirer son investissement narcissique et provoquer un effondrement, que de recevoir et transformer par sa propre activité mentale le vécu de l'enfant pour le lui restituer d'une façon intégrable pour lui.

La féminité, pour les deux sexes, renvoie à cet état de passivation par la mère phallique archaïque, qui ne serait peut-être pas seulement la mère mais les parents non distincts dans

---

<sup>12</sup>BRAUNSCHWEIG D., FAIN M., *Eros et antéros*, Paris, Payot, 1971, p99

<sup>13</sup> Nous nous référons ici au concept de « capacité de rêverie de la mère » introduit par Bion.

<sup>14</sup> GREEN A., *Passions et destion des Passions*, op. cit., 186.

leurs fonctions maternantes et interdictrice. Le père n'existant que dans la représentation que la mère en a, et la loi est celle du plus fort. Le passage par l'Œdipe opère une séparation des deux parents tout en admettant leur lien. La mère se voit retirer un phallus potentiellement destructeur, au moment où la reconnaissance de celui du père interdicteur, garant d'une loi juste, permet à l'enfant l'accès au fantasme et à la représentation. Cela n'est toutefois possible que sur fonds d'une répudiation de la féminité, de l'action passivisante de la mère, premier maillon de toute représentation.

Ne pas parvenir à se représenter le féminin à partir de la représentation d'une absence de représentation, autrement dit à lier l'irreprésentable à une représentation refoulée mais admise, fait courir au sujet le danger d'un envahissement par sa féminité non liée, capable de le conduire à la mort réelle, via la somatisation, si le corps se laisse passiver par la douleur et la maladie. *« Sois un homme, ne pleure pas, ne te laisse pas envahir par la douleur, n'en jouis pas, tu risques de perdre... ton pénis, mais peut-être aussi la vie »*

La négation de la différence des sexes et des générations pourrait dès lors être comprise comme une tentative délirante de nier la mort et de retrouver l'immortalité. Ce serait un délire permettant l'illusion d'échapper à la mortalité en demeurant dans le paradis perdu de la féminité. Une compression du temps dans un éternel instant anhistorique. Une tentative de nier la menace de mort qu'aucune envie de pénis ne parvient à lier. Nous sommes alors sous le règne de la pulsion de mort. Seule la destruction permet d'échapper à la passivation.

La dénégation « perverse » de la différence des sexes, la négation de son sens, pourrait s'entendre comme une tentative de défier la mort, de jouer avec elle, de conjurer en soi une féminité non répudiée par défaut de refoulement primaire du vagin ou d'une reconnaissance érotique du pénis, et non liée dans l'après-coup par une reprise œdipienne.

La différence des sexes introduit la mort dans l'histoire des être vivants, sa reconnaissance permet de vivre malgré la mort. Le sujet -homme ou femme- ayant traversé l'Œdipe s'en est déjà sorti une fois, par l'érection du phallus idéalisé du père se substituant à celui de la mère. Il « sait » désormais qu'il peut se laisser régresser, vivre de « petites morts », sous l'égide d'Eros permettant la liaison, la symbolisation, dans une reprise œdipienne de ce vécu irreprésentable mais néanmoins vécu, ne menaçant dès lors plus l'intégrité du sujet. Il peut vivre en croyant la vie plus forte que la mort, même s'il sait que la mort finira par l'emporter. La répudiation de la passivation par Eros permettrait d'ouvrir sur une espérance: « la passivation, la mort existe, mais j'en suis sorti vivant ». La mort à venir est ramenée à l'origine, et permet l'inscription dans la temporalité d'une histoire individuelle ayant un début et une fin.

Olivier Revaz, Emmanuel Schwab,  
Myriam Vaucher,  
Gérard Winterhalter.  
AIEMPR - SUISSE